

Et nous c'est le silence que nous voulons
et tracer seulement une courbe
qui rapatrie l'âme
jusqu'à son propre seuil
du même mouvement d'oiseau
qui pose une danseuse
sur son lit de lumière

Jean-Marie BARNAUD, *Bleu et quoi d'autre*, Cheyne, p. 31

Reflet du jour qui éclaircis le jour
duvet de neige qui suspend la neige
enfant qui regarde la mort de côté
avec un pauvre bouquet d'œillets dans la main
elle sourit elle recule d'un pas
ne la crois pas ne crois pas la nuit (...)

Bernard MANCIET, *Per el yiyo*, L'escampette, p. 74

- **C**ar créatures
tous sans faute nous sommes d'un songe
dieu nous a songés
le destin se cherche un visage et il n'y peut échapper
jusqu'à trouver enfin son visage dans le tien (...)

Ibid, p. 74

froide accablée de quatre murs
la moindre chambre
oublie d'être prison
à la montée d'un souvenir
si l'on ferme les yeux
si l'on ouvre son cœur
et même sous le vent
qui nous transit
à travers la fenêtre
il suffit bien d'une corolle
jasmin cueilli jadis
près d'une grille
pour que la nuit de cette chambre
ressuscite jardin
tout entier d'impossible été
dans notre hiver

Marcel HENNART, *Traversée de l'instant*, Rougerie, p. 67

Je n'accepte pas
Mais j'entre dans ta mort
Comme un enfant
Qui n'a pas dit son premier mot

Je n'accepte pas
Mais je porte hors du fleuve
La barque bleue
de la seconde naissance

André VELTER, *Une autre altitude*, Gallimard, p. 76

Ma promesse déraisonnable
Tu es partie en ton adolescence
Peut-être même avant l'âge de raison
Tu as gardé intactes toutes les notes bleues
Du blues échevelé où tu risquais ton cœur

Ibid, p. 46

Mes
morts sont peu nombreux,

je
connais bien leur taille
et peux les habiller,

je
tiens compte de leur âge.

Ils
dorment sous mon pas
de chaque jour,

et
leurs noms poussent comme des fleurs.

Patricia CASTEX-MENIER, *Ce que me dit l'ensevelie*, Cheyne, p. 9

La
nuit souvent si douce,

à
l'heure où l'on se noue :

les
accouplés perdus reposent-ils à votre image,

la
main posée sur le cœur de l'autre ?

Ibid, p.27

Je me souviens : dans mon enfance
notre village était couleur de lune
Quand il se réveillait
il mettait une chaise sur ses épaules
pour que le soleil puisse s'asseoir

ADONIS, *Mémoires du vent*, Gallimard

Oser encore recourir à l'espoir
Oser encore
Porter l'instant et le rendre à lui-même
Répondre quel qu'il soit
Au baiser de la terre,
Vouloir ce *plus loin* dont on ne sait le nom.

Andrée CHEDID, *Textes pour un poème*, Flammarion, p. 273

De ton enfance au gré des voyages
de tes rixes, de tes trépas intimes,
de l'oubli de toi-même,
il te restera le bleu
dont on fait les poèmes

Jacques IZOARD, *Le Bleu et la poussière*, La Différence, p. 136

Garde fidèlement
le visage de l'aube

Pour la traversée des ténèbres
le passeur cherchera
dans tes yeux
l'obole de lumière

André ROCHEDY, *Le chant de l'oiseleur*, Cheyne éditeur

De traces en traces, une lumière suffit pour que, très lentement, nos mains reconnaissent
votre visage et parcourent le chemin qui monte au plus secret de votre voix.

Jean-Pierre SPILMONT, *Lumière des mains*, Cadex, p. 28

Femmes soudain joueuses
Dans l'amour
Et fortes
Comme un torrent qui tremble
Femmes soleil
Est-il vrai qu'à présent
Injuriant à la terre
Ou vous déchire en quatre
Vous arrachant peau après peau
Sous les gourdins de la peur
Le secret des sources

(un Dieu
dit-on
lui aussi voit cela)

Jean-Marie BARNAUD, *Passage de la Fuyante*, Cheyne éd., p. 39

Ma fontaine ma pluie
l'amour a sept demeures,
les yeux de diamant
au fond de la septième
nul ne peut les éteindre,
nulle métamorphose
nul à peu près ne te sépare d'eux

Annie SALAGER, *Terra Nostra*, Le cherche Midi éditeur

Mais vous, mots bâtis dans le silence
et la douleur où les hommes s'avancent,
emmurés, sans parole,
vous percez aussi l'inconnu
de larges pans de jour.

Ibid, p. 14

Même au plus sombre
sous les paupières,
c'est le souffle qui donne
confiance ou forme
aux flammes, aux regards,
à l'esprit des flammes
si bas, si haut.

Pierre DHAINAUT, *Introduction au large*, Arfuyen, p. 12

Entrez
dans la longue
patience

demeurer
face à la paroi

attendre que tes mains
sachent tracer les signes
qui définiront ton visage

Charles JULIET, *A voix basse*, POL, p. 41

C'est là
qu'est mon refuge
dans la grotte
la grotte de chair
où se résorbent
les peurs
où je viens me lover
me reposer de la vie

Abats tes cloisons
repousse tes murs
démantèle tes défenses

pour jaillir et demeurer
la joie et la lumière
ont besoin de l'espace
le plus vaste

Ibid, p. 45 ; Ibid, p.99

Tout arrive de justesse

Finalemment
on vient au monde
avec du sang sur les mains

Après avoir déchiré
la mère
comme pour se laver on passe
les années à bafouiller dans le ruisseau
claquant des dents quand le soleil
pourrait nous racheter

sur le chemin d'en face

Bruno BERCHOUD, *Comme on coupe un silence*, Le Dé Bleu, p. 7

Le son est beau, le son d'un instrument sonore est beau, est beau ce qui vient dire voilà je suis soudain un son, je sonne, je mets le paquet, je vais exploser, j'explose, le son est beau celui qui explose, qui se met là, qui vient se poser et dire voilà je ne suis qu'un son, un son d'un seul son et je viens me poser voilà, je me pose.

Christophe TARKOS, *Pan*, POL, p. 29

Je ne désire de l'amour que le commencement.
Les pigeons se sont envolés
Par-dessus le toit du ciel dernier. Ils se sont
envolés et envolés
Il restera après nous du vin à profusion dans les jarres
Et quelque terre suffisante pour que nous nous
retrouvions, et que la paix soit

Mahmoud DARWICH, *La terre nous est étroite*, Gallimard, p. 283

est-ce le réel

voyons, est-ce le réel
voyons, est-ce le réel
cette vie que je vis

Dieux, qui habitez partout
voyons, dites-moi, est-ce le réel
cette vie que je vis

Jacques ROUBAUD, *Dors*, Gallimard, p. 138

chant d'amour

quand je mange je mange la douleur de ton amour
quand je m'endors je m'endors dans la douleur de ton amour
quand je me couche sur le dos je me couche dans la douleur de ton amour
partout où je marche je marche sur la douleur de ton amour

Ibid, p. 137

dans la grande nuit mon cœur sortira
l'obscurité viendra vers moi avec son tambour
dans la grande nuit mon coeur sortira

Ibid, p. 139

Ce que devient ton cœur sous les pois
de senteur.
Tes mains dures et dorées par les saisons
elles changent.
Ton cœur est sous tes mains et toi
tout sous les fleurs.

Valéry ROUZEAU, *Pas revoir*, Le Dé Bleu, p. 79

Mes amis fragiles vous donnerai-je
Ces jours entre soleil et neige
Quand l'un s'en va l'autre demeure
Et les nuages sont nos demeures
Ô frères fragiles amis allés pleurant
À mon image notre destin errant.

Georges Emmanuel CLANCIER, *Le Poème hanté*, Gallimard, p. 114

bizarrement la joue des longues vagues
silencieuses qui venaient vers nous
portait de longues rides très bizarres
d'où sortaient des poissons volants qui nous
regardaient de leurs yeux peureux puis plouf !
repiquaient aux longues masses laiteuses

William CLIFF, *Journal d'un innocent*, Gallimard, p. 62

plage bleue de midi
quand les enfants
s'amuse à vivre
petites silhouettes
à la pêche au trésor
le long des vagues
qui doucement viennent mourir
à l'heure où
dans une maison fermée
un téléphone désespérément
sonne

François de CORNIERE, *C'est à cause du titre*, L.O. Four

Un poète

Il ne rendait pas les coups, évitait les contacts. Il dribblait sans doute trop, mais n'envoyait jamais le ballon directement en touche. S'il gardait la balle, c'était pour la donner. Il n'était pas souvent par terre, il aimait même se faire oublier sur une aile. Son short était trop propre, alors on lui criait dessus. C'était un « poète ». Il n'avait rien à faire sur le terrain.

François de CORNIERE, *La surface de réparation*, Le Castor Astral, p. 83

je crois
à la vie à la mort
à la grande amour donnée
ou traversée

je crois
à la vraie gravité
à la tendresse impitoyable

je crois
au cœur de la nuit
au cœur de la pluie

je crois qu'il faut mourir
puis vivre
mourir avant de mourir
pour ne plus aimer mourir

Zéno BIANU, *Infiniment proche*, Gallimard, Coll. L'Arbalète, p. 117

Il y a ceux qui
à chaque oiseau son nid semble beau
se disent tous les jours
« Le ciel est bleu dommage
que les nuages le cachent »

Francis COMBES, *La Fabrique du bonheur*, coéd. Le Dé Bleu / Ecrits des
Forges, p. 23

Dormeuse j'ai plaisir
aux nuits agiles.

Je serre bien la lune
entre les dents.

Silencieuse éloquente
je caresse une feuille
une mouche, une odeur.

Je fais retraite
dans un passage passager

Marie-Claire BANCQUART, *Enigmatiques*, Obsidiane, p. 49

Bonne nouvelle sur les lavandes ;
c'est ainsi qu'il nous faudrait parler
juste au-dessus du sol
dans l'odeur de la terre montante

Pascal RIOU, *Le jardin dispersé*, Cheyne, p. 76

Le quotidien n'est pas le présent
ou bien
la vie piétine

sous le vent et les jours tendent
un mât sans voiles
nous avons dans la tête une île
errante et c'est un dé qui
roule vers la chance

Bernard NOEL, *La chute des temps*, Gallimard, p. 180

...**S**ans poésie tout serait moche.
On n'aurait rien dans la caboche
Le temps ne serait pas le temps.
Cela dit rien n'est rassurant
Le monde à mes yeux s'effiloche.
Le siècle sent son décadent.
Chacun devant son Macintosh
Rêve de quand il était mioche.
Où est le bruit de nos galoches ?
La fumée monte dans le sang.
Pourquoi l'hiver dans le printemps ?

Pierre LARTIGUE, *La forge subtile*, éd. Le temps qu'il fait, p. 68

Sois consolé, ton chagrin
est plus vieux que les étoiles,
la mort sans feu ni lieu
et va, ta joie plus ravivée
que l'amandier amer.

Pascal RIOU, *La gloire secrète*, Cheyne, p. 57

Chanson du mal-aimé

Dis man
Dis man
Quand tu me traites de cornichon
Dis man
Dis man
Ai-je tant l'air d'un condiment ?

Jean L'ANSELME, *le Ris de veau*, éd. Rougerie, p. 91

Zinzin

Vous z'osâtes Zazie
pour faire de l'épate
à une surprise-partie
nous servir des patates.

z'êtes zozo Zazie
vous qui crûtes ainsi
que vos patates crues
nous épatâtes

Ibid, p. 61

Il ne reviendra pas l'amour qui portait
Sur son dos un manteau de glycines et jouait
Avec la brise du matin quand tout l'espace a
La couleur d'une pomme où se faire les dents
Il ne reviendra pas l'amant moqueur
A l'odeur d'herbe coupée et de romarin
Il est parti le fauve souple comme le saule (...)

Jean RISTAT, *La mort de l'aimé*, Stick, p. 20

Je n'ai pas peur de l'ombre, je suis l'ombre,
ni du chaos car je suis la parcelle
de ce feu vif, de ce grand bûcher noir.

Entre deux cris : d'où je viens, où je vais,
naît cet éclair : ma turbulente vie
dans cet étau chaque jour resserrée.

Tous ces amis qui tombent un à un
au fond du gouffre en laissant une lettre
que l'on peut lire à la clarté du cœur,
ils sont tous là, chacun me multiplie (...)

Robert SABATIER, *Lecture*, Albin Michel, p.17.

Jaune

Les violettes
sont
bleues

Les bleuets
sont
vieux

Les volets
sont
mieux

Où est passée
Paulette ?

Ibid, p. 200,

Assis, penché en avant, les pieds écartés
bien posés à plat comme pour plaquer au
sol la surface du sol, sur le quai d'une gare,
un jeune homme les poings aux oreilles
pour écraser sa tête entre ses mains
pour mieux cracher à la surface de la terre
pour ne pas s'entendre lui-même

p. 58

Jacques REBOTIER, *Le dos de la
langue*, Coll, L'Arbalète /Gallimard

La seule grâce à demander aux dieux lointains,
aux dieux muets, aveugles, détournés,
à ces fuyards,
ne serait-elle pas que toute larme répandue
sur le visage proche
dans l'invisible terre fit germer
un blé inépuisable ?

Philippe JACOTTET, *A la lumière d'hiver*, Poésie Gallimard

Regarder l'enfance

Jusqu'au bord de ta vie
Tu porteras ton enfance
Ses fables et ses larmes
Ses grelots et ses pleurs

Tout au long de tes jours
Te précède ton enfance
Entravant ta marche
Ou te frayant chemin

Andrée CHEDID, *Epreuves du vivant*, Flammarion

Ils me la mansardent, microsquent, la maraudent, l'éprouvettent, tripent, trapent, tarabustent,
trapent-trapent, ils me la basiquent, la précipitent, la guettent-apens (c'est pour demain !),
pimpam, ma cervelle,
ma cervelle ! Ceuss' des grands labos.

Jean-Pierre VERHEGGEN, *La Grande Mitraque*, éd. Fagne

Sur la prunelle des saisons
le vent s'éloigne vers les collines embuées.
Je ne suis que l'apprenti
d'un paysage qui sait tout.

Jean ORIZET, *Silencieuse entrave au temps*, éd. Saint-Germain-les-Prés

Les lauriers les orangers les chevreuils
les oranges et les feuilles qui tombent au vent
nous mélangerons les saisons et les latitudes
sans qu'une seule
des vagues de la mer
change de place

Michel BUTOR, *Travaux d'approche*, Gallimard

Tu récites pour toi seul des vers anciens
et tout en toi-même est plus proche et plus nu.
sous le masque du dormeur le temps doucement va
les années les minutes les semaines les mois.

il se souvient des femmes dans la rue. l'une
aux maigres épaules portant des choses lourdes.
l'autre passait avec des gestes d'adieu. belle
comme une île ou une phrase inachevée. (...)

Lionel RAY, *Nuage nuit*, Gallimard

Tu regardes
les actualités de 13 heures,
à 13 heures 25 tu t'endors,
tu ronfles la tête penchée
sur l'épaule,
oui tu ronfles sur
le taux du dollar et l'indice CAC 40.

TU SAIS CE QUI COMPTE

Jean-Pascal DUBOST, *Les Quatre – chemins*, Cheyne, p. 19

Le jardin s'étonne. Le gravier doit apprendre à respirer.
Ce qui tressaille dans l'herbe
On l'emporte avec soi vers la lisière
Une trace d'enfance inclut la rosée.

Charles DOBZYNSKI, *Fable Chine*, Rougerie, p. 14

Que tout ce lieu soit muet comme un poème sans vergers, ou que cet arbre hésite au bord de vous, cherchant l'oiseau de son regard sur vous brodé, la nef des arbres hauts sur la hauteur, et l'ogive tressée d'ombre pour vos ployures toute splendeur est-elle pas muette ?

Edouard GLISSANT, *Un champ d'îles*, in *Poèmes*, éd. du Seuil

Tout cet automne serré contre nous , tout ce temps serré

mon amour, tout cela serré dans la mémoire, les enfances minces, la remembrance loin des arbres. Mon amour nous sommes là tellement perdus dans la pluie droite, tellement loin des pays d'autrefois.

James SACRÉ, *La transparence du pronom Elle*, Chambelland, 1970

Un vol d'oiseaux sur les plaines d'Europe
Telle est la blanche migration d'hiver.
J'allume un feu doux à mes doigts
Comme autrefois dans les cabanes
Sous la mince lune des bois.

Frédérique-Jacques TEMPLE, *Les œufs de sel*, Chambelland

Aujourd'hui,
Tu n'es que le cri.
Il retentit si haut, si fort,
Que viennent à trembler la montagne et sa neige,
l'océan courroucé, les vagues en furie.
Aujourd'hui,
Tu es le cri. (...)

Josette FRIGIOTTI, *Le poème recommencé*, Editions Associatives Clapas, p. 19

Il y a des îles
Où manque la mer

Comme des amours brûlent
sans amour.

Gérard LE GOUIC, *Hasards de mer*, coéd. Le Temps des cerises / Ecrits des Forges, p. 28

A quoi reconnaître un pommier ?
Au vent dans ses persiennes.

Et le poète ?
Aux pommiers dans sa voix.

Ibid, p. 56

Aime ce jour, cette nuit
Et tout ce qui vient trop tard...
Ainsi se rencontrent les saisons.

Emmanuel DALL'AGLIO, *Demeure d'étranger*, Cheyne, p.33.

Sommes-nous parfois
semblables à des pierres
que je ne sais quel quidam retournera,
flairant je ne sais quel rêve absurde
et impossible à décevoir ?

Ibid, p.47

Le voyage décliné

Il n'y a pas de murs
Je te le dis il n'y a pas de murs
Où nous sommes je chante et je demeure
Où nous sommes le présent est sans âge
Si je m'éveille avec l'aurore
Tu es déjà en ma vie
Où nous sommes les sources se délient
L'ancre n'est pas du voyage
Je te le dis

Andrée CHEDID, *Textes pour un poème*, Flammarion, p. 115

Leçon de poésie

Il faut bien téter

Le lait des nuages

Il faut bien humer

Le vent des images

Il faut bien lécher

Le fond des saucières

Il faut bien tremper

Les mots dans leur jus

Avant de bien rendre

Son petit éclair

Paul VALET, *Soleil d'insoumission*, Jean-Michel Place, p. 54

(...) je te mains

je te sueur

je te langue

je te nuque je te navigue

je t'ombre je te corps et te fantôme

je te rétine dans mon souffle

tu m'iris

je t'écris

tu me penses

Ghérasim LUCA, *Passiopassionnément*, Jean-Michel Place, p.96

Monument aux morts

Une colonne
De gens
S'inclinant
Devant
Une colonne
De noms
Décorant
Une colonne
De pierres
Une colonne
De blanc
Sur la colonne
De pierres
Pour inscrire
Les suivants
De la colonne
De gens

Claude LE BIHAN, *Le Bidonville suspendu*, Millas-Martin éd., p. 26

.....

LE REPONDEUR

Je suis sorti j'ai dû
sortir excusez-moi il fallait

que je sorte ma voix juste
vous reste qui se taira

au top sonore et ce sera votre
tour ne laissez pas passer

votre tour parlez laissez votre message
je comprends

votre désarroi votre déception
que vous auriez préféré ma rassurante

présence il fallait
que je sorte je dois

de temps en temps sortir
rien n'est perdu

courage
parlez

Claude VERCEY, *Le Dé bleu*

OISEAUX D'AMERIQUE
Marée noire en Alaska

Je dédie ce poème au plongeon arctique
au grèbe jongris
et au cormoran pélagique

à la bernache du Canada
au courlis corlieu
et à la mouette à pattes rouges

au fulmar boréal
au grand héron bleu
et au cygne de la toundra

puissent-ils échapper au déluge visqueux
puissent-ils s'envoler vers l'ouvert.

Kenneth WHITE, *Limites et Marges*, 1989, Mercure de France

Le cœur que tellement ça bouge
Pour un rien pour un pli
Dans ton vêtement un geste
De tes yeux le cœur comme
Soudain partout volumineux j'en
Bêtement suis rouge et plaisir.

James SACRÉ, *Si peu de terre, tout*, Le Dé bleu

LE GUEPARD

Le guépard est une magnifique
bête de l'espèce des félidés. Mais, à l'encontre
des animaux de cette famille, il ne possède
pas de griffes mais des ongles, comme le chien.

Sa course est superbe : c'est un spectacle
inoubliable mais fort rare car généralement
on court devant.

Jean l'ANSELME, *Le Ris de veau*, Rougerie

Quand je ne pense pas à toi, je pense à toi. Quand je parle d'autre chose, je parle de toi.
Quand je marche au hasard, j'avance vers toi.

Je quitte les livres où tu n'entres pas. Je jette les poèmes qui ne trouvent pas tes lèvres.
J'efface les tableaux qui n'attirent pas tes yeux. J'éteins les chansons qui n'éveillent pas ta
voix.

André VELTER, *L'amour extrême*, Gallimard

REMARQUES

Le trou de la porte était là avant le mur.

*

Le fait de passer par la fenêtre ne suffit pas à
la transformer en porte.

*

A partir d'un certain âge, on s'observe moins
au dos des grandes cuillères.

*

Une maison qui s'effondre est la même
maison, dans un autre ordre.

Nathalie QUINTANE, *Remarques*, Cheyne, p.26-27.

La poésie fait le mur.
La poésie reste sans issue.
La poésie est un sport de combat.
La poésie est une prose particulière.
La poésie est le big-bang de la pensée.
La poésie est l'autre nom de la nudité.
La poésie est l'usage public de l'amour [...]

Jean-Michel MAULPOIX, *Domaine public*, Mercure de France, p.57.

J'écrit à toutes les femmes comme
si je les aimais car toutes
les femmes sont aimables et celle
qui seule est mon amour dort
de son sommeil de légende
elle est toutes les femmes elle est
toutes les rages elle est toutes les pluies
elle est tous les amours elle est
toute l'absence et toute l'évidence

Jean-Claude PIROTTE, *Faubourg*, Ed. Le temps qu'il fait, p.77.

.....

La technologie sexuelle, pour être fidèle
aux promesses du reveil-matin, du marteau-piqueur,
du coucher de soleil sur un champ,
dépend des préfixes sub-, par-, ad-, pro-,
per-, trans-, qui sont des raisins.

Philippe BECK, *Garde-manche* hypocrite, Ed. Fourbis, p.34.